

Janet Dailey

**Prisonniers  
du Bonheur**  
*roman*



*La Saga des Calder*

PRESSES DE LA CITÉ

83<sup>NC</sup>  
27-87

JANET DALEY

PRISONNIERS  
DU BONHEUR

EXIATLON 21  
LA DYNASTIE CALIFORNIENNE 21  
JENNIFER J. DE MEXIQUE 21  
JENNIFER 21  
JENNIFER 21  
JENNIFER 21  
JENNIFER 21

EL 8° y

14382

*Du même auteur  
dans cette collection*

LE SOLITAIRE  
LA DYNASTIE CALDER  
LE CAVALIER DE L'AURORE  
LA TEXANE  
LE MAL-AIMÉ  
LE RANCH CALDER

JANET / DAILEY

# PRISONNIERS DU BONHEUR

*La saga des Calder*



PRESSES DE LA CITE  
PARIS

DL-0606-1984-16904

*Titre original*

STANDS A CALDER MAN

*Traduit de l'américain par Françoise Vernam*

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou de ses ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Janet Dailey 1983

© Presses de la Cité 1984 pour la traduction française

ISBN 258-01348-8



## CHAPITRE PREMIER

Dans le ciel infini du Montana, le soleil dardait ses rayons sur la multitude des bêtes parquées dans des enclos, au bord de la voie ferrée. De leurs longs aiguillons, les bouviers les poussaient vers les wagons, dans un fracas de meuglements plaintifs et de raclement de sabots piétinant les plans inclinés, qui couvrait presque le halètement poussif de la locomotive à l'arrêt.

— Dix-huit !

A peine un wagon avait-il fait le plein que la locomotive interrompait son ronronnement paresseux pour entraîner plus loin la file de voitures, permettant ainsi l'accès du wagon suivant. Et le claquement des roues sur les rails s'ajoutait alors à la cacophonie, tandis que des volutes de fumée s'échappaient de la cheminée. Le bruit et la puanteur dégagée par ces animaux entassés rendaient plus déplaisante encore la corvée de leur chargement en direction des abattoirs de l'Est.

Un peu à l'écart, Benteen Calder surveillait les opérations, ses yeux attentifs à demi cachés par les larges bords du feutre qui abritait ses traits burinés. Des fils d'argent striaient ses cheveux noirs, mais il n'en demeurerait pas moins un spécimen typique des grands rancheros. Il n'avait ménagé ni son sang ni sa sueur ni son habileté pour créer de toutes pièces et défendre contre l'avidité

des hors-la-loi, des Indiens rebelles et des voisins jaloux le ranch des « Trois C ». Celui-ci exciterait toujours la cupidité de quelqu'un. Cela, l'homme que l'on appelait Chase Benteen Calder ne l'ignorait pas.

Le bétail que l'on embarquait portait en effet la marque des « Trois C », la sienne, celle de la *Calder Cattle Company*. Eprouvé par la sécheresse de l'été, le bétail n'arriverait pas au marché en très bonne condition ; dans l'est du Montana, le climat ne lui était guère favorable.

Benteen sentait bien qu'après six semaines de rassemblement et de rabattage, ses muscles accusaient leur fatigue ; il frota machinalement son bras gauche, toujours un peu contracté. Puis son attention fut attirée par une silhouette qui se dirigeait vers lui ; reconnaissant Bobby John Thomas, le chef de gare, il étira la bouche en un silencieux sourire de bienvenue.

— Vous n'en avez plus guère que pour une heure, observa l'autre, passant outre aux salutations.

— A peu près, acquiesça Benteen avec un léger hochement de tête.

Avisant dans le bétail parqué une bête portant une marque différente, Thomas s'étonna :

— « Diamant T », j'avais encore jamais vu c'te marque !

— Je crois que c'est du Dakota. Dans ce chargement en tout cas, il doit y en avoir quatorze.

Benteen n'essayait même pas d'identifier toutes les marques des divers ranches situés hors du Montana, c'eût été impossible.

Mais la liste exacte de toutes ces origines figurait sur le connaissance. Etant donné l'humeur vagabonde des bovins et leur mépris des barrières, un rassemblement incluait inévitablement des bêtes égarées, d'où la présence de représentants des ranches voisins. De toute façon, on embarquait les intruses. Abandonnées à leur sort, elles eussent risqué de mourir de vieillesse, sans profit pour personne ; et surtout, elles auraient brouté en pure perte une herbe destinée au bétail du propriétaire des lieux.

Un inspecteur identifiait, à destination, les bêtes vagabondes, et les faisait payer à leur éleveur. Cet usage, considéré par tous comme de tradition, était presque toujours scrupuleusement respecté, comme une mise en

pratique de la règle d'or : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. »

La porte à glissière d'un wagon qui venait de faire le plein se referma et la locomotive repartit pour mettre en bonne place le suivant. Profitant de ce court répit, l'un des cow-boys sauta de la rampe où il se tenait et enleva son feutre ; d'un seul geste de l'avant-bras, il s'épongea le front et remit son couvre-chef sur sa crinière noire. Ce bref aperçu de ses traits anguleux, de la texture et de la couleur d'un cuir du grain le plus beau, suffisait à révéler sa ressemblance avec le propriétaire du troupeau.

— C'est vot' fils Webb ? demanda Bobby John Thomas.

Benteen acquiesça de la tête, tandis que sa bouche se crispait imperceptiblement. Un éclair, révélateur de son inquiétude latente, passa dans son regard.

— Sûr qu'il a grandi, depuis la dernière fois que je l'ai vu !

— Ouais.

Le laconisme de la réponse dénotait sans aucun doute un sous-entendu plein de réticence. Benteen n'alla cependant pas jusqu'à dire que Webb n'avait grandi que par la taille, et que les promesses de son jeune âge ne semblaient pas encore porter leurs fruits.

A plusieurs égards, il pouvait se montrer fier de son athlétique rejeton : à vingt-six ans, déjà l'un des plus compétents cow-boys du ranch des « Trois C », capable de monter le plus rétif des chevaux sauvages, de manier le lasso avec une adresse consommée, d'accomplir toutes les tâches qui se présentaient à lui sans jamais rechigner, Webb ne péchait que par son manque de goût pour les responsabilités. Il ne les acceptait que lorsqu'il y était obligé, s'en tirant d'ailleurs presque toujours assez bien et ne s'étant que rarement trompé dans ses décisions. Mais il ne manifestait nul désir d'assumer un rôle actif dans la direction du ranch. Benteen se désolait de voir que les efforts pour stimuler l'intérêt de son fils, en lui faisant valoir qu'il lui appartiendrait un jour, produisaient un effet contraire.

Lorna, qui persistait à trouver Webb trop jeune encore pour se charger de si lourds soucis avant d'avoir vraiment jeté sa gourme, ne l'aidait guère, en l'occurrence. Elle lui reprochait son impatience ; n'empêche qu'au même âge, il avait mené son troupeau du nord du Texas



à ce qui était devenu le ranch des « Trois C ». Il acceptait donc mal l'idée que Webb puisse se contenter d'accepter des ordres au lieu d'en donner.

Quittant des yeux la haute silhouette efflanquée de son fils, source de sa sourde angoisse, Benteen tourna vers Thomas un visage parfaitement détendu.

— Vous avez eu du boulot, hein, Bobby John ?

— On a du boulot, oui, mais ça n'a pas rapporté beaucoup, répondit l'autre d'un ton amer.

— Les gens des chemins de fer se plaignent toujours, et vos tarifs de fret ne cessent d'augmenter !

— C'est vrai. Y s'peut qu'à l'automne on ait un tas de bestiaux à embarquer à Miles City, mais que ce soit dans un sens ou dans l'autre, on a tout de même pas assez de trafic. C'est simple, ici, ça manque ou de gens ou de marchandises.

— Possible, admit Benteen.

— Ça pourrait peut-être changer, remarquez.

Ce commentaire, apparemment innocent, contenait sans aucun doute une allusion qui ne demandait qu'à être relevée. Mis en éveil, Benteen lui demanda vivement :

— Ah oui ! Et pourquoi ?

— Du côté de la rivière aux Moules, y a un gars qui a labouré et planté un peu de blé, et y paraîtrait qu'il a récolté une quarantaine de boisseaux à l'acre... C'est la méthode qu'on utilise au Kansas pour les terres arides qu'il a employée, expliqua Thomas devant l'air sceptique de son interlocuteur.

Benteen connaissait en effet plus ou moins le principe : dans ces régions manquant de moyens d'irrigation, on ne cultivait qu'une moitié de la superficie d'un terrain ; l'autre moitié restait en jachère, mais labourée et hersée afin qu'aucune végétation susceptible d'absorber l'éventuelle humidité du sol ne s'y développe. L'année suivante, c'est elle qu'on ensemençait. Ainsi profitait-on, d'une année sur l'autre, de toute l'hydratation que la pluie ou la neige avaient pu apporter.

— Ça ne marchera pas ici, affirma-t-il sèchement, malgré la preuve qu'on venait de lui fournir. C'est un pays d'élevage et rien d'autre. D'ailleurs, je n'ai jamais entendu dire qu'un cultivateur pouvait vivre du rapport de quatre-vingts acres.

Le Homestead Act allouant cent soixante acres à chaque famille, la superficie productive se réduisait en effet à ce chiffre.

— Vous avez peut-être raison, mais on dit aussi qu'un projet doit être présenté au Congrès pour doubler l'allocation.

A cette nouvelle information, Benteen releva imperceptiblement le menton et, avec un vague sentiment de malaise, il reporta son regard vers les plaines qui s'étendaient au-delà des enclos bordant la voie ferrée.

En cet après-midi d'automne, l'austère paysage du Montana évoquait un océan d'herbes sèches, mais c'était le meilleur des pâturages qu'un éleveur puisse souhaiter. L'idée qu'une charrue vienne éventrer ce sol pour y faire pousser des céréales était plus qu'il ne pouvait supporter. Bien des changements étaient intervenus depuis l'arrivée de Benteen en ces lieux, mais celui-là, il ne l'accepterait pas. Il le combattrait de toutes ses forces.

— Ce projet ne passera jamais, déclara-t-il d'une voix dure.

Mais la perspective d'une lutte, politique ou autre, ajouta à la fatigue qui pesait déjà sur ses os.

— J'en serais pas si sûr que ça. Y a bien des fermiers qu'ont besoin de terres et qui demanderaient pas mieux que ça passe, se contenta de répliquer Bobby John Thomas d'un air entendu.

Benteen se maudit intérieurement de sa réaction hâtive. Seules les compagnies ferroviaires entraient en ligne de compte, les fermiers, qui dans cette partie de l'Ouest ne possédaient que de petites parcelles en bordure des voies ferrées, importaient peu. Les autres feraient miroiter à leurs yeux la modification du Homestead Act pour leur faire vendre du terrain à bâtir ou à cultiver. De nouveaux venus dans le pays représentaient des besoins accrus, d'où une augmentation du volume de fret, c'était une évidence. Mais les méthodes grâce auxquelles du blé russe poussait maintenant dans ce qui avait été la prairie du Kansas, du Nebraska et du Colorado ne réussiraient pas ici. Ce pays ne s'y prêtait pas.

Il fallait absolument empêcher ce projet de passer, et, pour cela, agir vite. Benteen en avait la certitude, mais en dépit des apparences, il ne possédait plus la même résis-

tance que son fils et il ressentait cruellement la fatigue des six dernières semaines.

— J' crois que j' ferais bien de retourner dans mon bureau, observa Thomas sans enthousiasme. Mon bon souvenir à votre femme.

Benteen ne fit rien pour le retenir davantage.

— Je lui dirai, répondit-il, évoquant soudain l'image de Lorna l'attendant à l'hôtel.

Il éprouva un immense désir de se retrouver auprès d'elle.

Sans plus s'occuper de l'homme qui s'éloignait de lui, il chercha Bernie Moore du regard, en direction du bétail que l'on poussait vers le nouveau wagon. Ses yeux se posèrent alors sur son fils, futur héritier de sa terre et de son ranch ; forçant la voix pour se faire entendre, il l'appela d'un ton où perçait son irritation.

Comprenant que son père voulait lui parler, Webb tendit son aiguillon à un autre vacher et sauta sur le quai. Tandis qu'il s'approchait de Benteen, il sentait monter en lui ce mélange de fierté et de ressentiment que celui-ci lui inspirait toujours : fierté de ce qu'il était et avait su accomplir tout seul et ressentiment, pour les mêmes raisons.

Il ne voulait pas être placé plus haut que les autres employés du ranch parce qu'il était le fils de la maison et s'appelait Calder. Il aurait voulu mériter le droit de commander au lieu de le tenir de sa naissance, s'appeler Webb Smith au lieu de Webb Calder. Jamais il ne se permettait de trancher ou d'imposer son opinion. Et pourtant, à l'exception des hommes de la génération de Benteen, venus du nord avec lui, c'est à lui, Webb Calder que s'adressaient tous les cow-boys, quand il s'agissait de prendre une décision. Et cela l'irritait secrètement.

Il savait également que cette attitude décevait son père, qui lui reprochait d'éviter les responsabilités. Il avait vainement tenté de lui expliquer son point de vue et en était même arrivé à songer à quitter le ranch des « Trois C ». La pensée de sa mère l'en avait détourné, et puis il espérait que les choses s'arrangeraient.

— Oui ?

Avec déférence, il attendit que Benteen lui donne la raison de son appel.

— Je voudrais que tu ailles à la poste envoyer quelques

télégrammes. L'un pour Frank Bulfert, l'assistant du sénateur, à Washington. Demande-lui où en est le projet d'amendement du Homestead Act, et de quels appuis il dispose. Mêmes questions à Asa Morgan, à Helena. Le dernier télégramme, adresse-le à Bull Giles, à La Colombe Noire, Washington, sollicitant les mêmes informations... Tu as bien compris ?

L'impassibilité de Webb l'agaçait.

— Oui.

Malgré son apparente indifférence, le jeune homme réfléchissait : pourquoi ces questions, en quoi pouvaient-elles concerner le ranch ?

— C'est tout ?

— Non. Tu n'as pas envie de savoir pourquoi je tiens à avoir ces informations ?

Benteen se sentait las et excédé, mais cette fois, il vit un éclair s'allumer dans les yeux de son fils, ce qui le rasséréna.

— Je pense que tu me le diras quand tu le jugeras bon, répliqua Webb.

— Va expédier ces télégrammes et fais-moi adresser les réponses à l'hôtel, murmura Benteen, déçu.

Et tandis que son fils s'éloignait en faisant cliqueter ses éperons, il se mit à masser doucement la vieille douleur qui contractait de nouveau son bras et son épaule gauches.

— Alors, qu'est-ce qu'il a, votre bras ? demanda Barnie Moore, qui venait d'arriver.

— Trop de nuits à dormir à la belle étoile, au froid et à la dure, je suppose.

— J'en sais aussi quelque chose ! s'exclama Barnie, arrondissant le dos pour assouplir ses muscles raidis. C'est qu'on n'est plus tout jeunes, nous autres. Et celui-là, que je revois tout même, jouant avec mon fils. Ce sont des hommes, maintenant !

— Je voudrais bien savoir quand j'ai commencé à le prendre à rebrousse-poil, soupira Benteen.

— Webb ? Y a pas meilleur cow-boy que lui dans tout le ranch !

— Ce n'est pas d'un cow-boy que je veux !... Combien de wagons de bestiaux avons-nous encore à expédier ?

Il se garda bien de préciser ses doutes quant aux capacités de commandement de son fils.

— Huit ou neuf, répondit vivement Barnie, heureux de changer de sujet. On n'a pas besoin de vous pour surveiller ça, on saura bien s'en charger, va ! ajouta-t-il, inquiet de l'expression exténuée de son patron.

— Je serai à l'hôtel en tout cas, vous pourrez toujours m'y joindre, répondit Benteen au bout de quelques instants d'hésitation.

Ses nerfs à vif ne pouvaient plus supporter ce vacarme.

Quand il prit ses clefs à la réception, on l'informa de l'absence de sa femme, partie faire des courses en ville. Déçu, il demanda qu'on lui monte une bouteille de whisky.

— Mme Calder y a déjà veillé, monsieur. Vous en trouverez dans votre chambre, répondit le réceptionniste avec un grand sourire.

En montant, Benteen songea que Lorna avait dû aussi penser à commander des cigares. C'était en effet le cas, et cette sollicitude contribua plus que le cigare et le whisky eux-mêmes à l'apaiser.

Mais à peine s'était-il installé dans un fauteuil, étendant les jambes de tout leur long, qu'il entendit dans le couloir de légers rires féminins. La porte s'ouvrit et il voulut se lever, mais ses muscles engourdis ne lui obéirent pas. Dans un froufrou de jupes, les bras encombrés de paquets, sa femme fit irruption dans la pièce, suivie d'une jeune fille blonde, aussi chargée qu'elle. Benteen constata que Lorna ne paraissait guère plus âgée que celle-ci. A peine remarquait-on ses quelques cheveux blancs ; quant à son teint et sa peau, malgré le rude climat du Montana, ils avaient gardé l'éclat de la jeunesse. Rien dans son aspect ne révélait son énergie cachée ni les épreuves subies dans le passé. Car elle aussi avait dû lutter et grâce à elle, son mari s'était toujours senti sûr de vaincre.

— J'espère que Daddy ne trouvera pas que j'ai trop dépensé, dit Ruth Stanton d'une voix anxieuse.

Ni l'une ni l'autre n'avait vu Benteen, peu soucieux de révéler sa présence, car il appréciait cette occasion d'observer Lorna à son insu. Tout en détachant les épingles piquées dans son chapeau de soie bleue orné de plumes, elle rassura la fille de son amie Mary, qu'une pneumonie avait enlevée l'hiver précédent. En la prenant sous son aile, elle lui offrait l'appui de son exemple. Benteen

savait aussi qu'elle trouvait en Ruth la fille tant désirée qui comblait un vide en son cœur.

Il fit tomber la cendre accumulée au bout de son cigare et la fumée ou son mouvement, peut-être les deux à la fois, attirèrent l'attention de Lorna.

— Benteen !

Posant son chapeau sur les paquets amoncelés, elle s'avança vers lui, les yeux brillant de plaisir, s'étonnant qu'on ne lui ait pas annoncé son retour.

— Et toi, pourquoi n'as-tu rien dit quand nous sommes entrées ? dit-elle en effleurant des lèvres la joue rugueuse de son mari, puis elle se redressa, laissant la main sur son épaule pour maintenir le contact.

— Je savais bien que tu finirais par t'apercevoir de ma présence... J'ai l'impression qu'à vous deux, vous avez dévalisé la ville, observa-t-il en souriant.

— Nous avons essayé, répliqua Lorna, avec un clin d'œil à l'attention de Ruth.

Jamais cette jolie fille blonde, qui considérait pourtant Benteen comme un oncle, n'avait osé planter ses doux yeux bleus dans les siens tant elle était timide. Détournant vivement son regard vers Lorna, elle s'empressa de trouver un prétexte pour s'esquiver.

— Je crois que je ferais bien de vous débarrasser de mes paquets.

Sans tenter de la retenir, Lorna lui lança :

— Alors, rendez-vous à six heures dans la salle à manger. Webb sera là aussi. Pourquoi ne mettrais-tu pas ta robe rose ?

— Oui, je la mettrai, répondit Ruth, rougissant de plaisir.

Et après un bref salut à l'adresse de Benteen, elle quitta la pièce.

— Es-tu sûre qu'il nous rejoigne pour dîner ? demanda Calder à sa femme.

Il savait qu'une fois le bétail embarqué, la plupart des cavaliers des « Trois C », dont Webb se voulait solidaire, passeraient la soirée en ville.

— Il sera là, même si je dois aller moi-même le chercher au saloon, déclara farouchement Lorna.

— Peut-être se trouvera-t-il ailleurs, suggéra-t-il sèchement.

— Et alors ?... Puis-je me permettre de te poser une question ?

— Laquelle ? demanda-t-il, aussitôt en alerte.

— Est-il vrai que Connie, la reine des cow-boys, ait une robe brodée de la marque de tous les ranches d'ici à la Platte ?

Le regard tourné vers Benteen exprimait une innocence si désarmante qu'il en hocha la tête.

— Où as-tu entendu pareille chose ? s'exclama-t-il, émerveillé qu'elle réussisse encore à le surprendre après tant d'années de vie commune : Connie était la plus célèbre des putains qui aient fait les beaux jours de Miles City.

— Les femmes ne parlent pas que de couture, de cuisine et d'enfants. Sois tranquille, j'ai pris l'air choqué qui convient, assura-t-elle avec un regard moqueur. Les « Trois C » sont-ils brodés sur sa robe, Benteen ?

— Comment le saurais-je ?

Lui aussi semblait amusé, mais elle n'était pas dupe de sa prétendue ignorance.

— Un homme peut fréquenter de tels établissements sans consommer... A moins que tu ne l'aies vue sans sa robe ?

— Alors que j'ai plus de femmes à la maison qu'il ne m'en faut ? Quant à la robe, j'en connais l'existence. Mais sans les « Trois C », elle n'aurait pas été complète... J'espère bien que tu ne parles pas de ce genre de chose à Ruth ; la pauvre fille n'a pas encore dû être embrassée.

— Non, je n'ai encore abordé avec elle aucun problème intime. J'ai l'impression qu'elle est passablement amoureuse de Webb, observa-t-elle en défaisant des paquets tout en ne quittant pas Benteen des yeux.

— C'est donc pour cela que tu tiens tant à ce qu'il dîne avec nous ce soir... et qu'elle mette sa robe rose ?

— Ne trouverais-tu pas merveilleux que notre fils épouse la fille de Mary ? soupira-t-elle pensivement. Moi, j'en serais ravie.

— N'y compte pas trop. Si tes efforts pour lui faire épouser Ruth aboutissent au même résultat que les miens pour en faire un ranchero, c'est l'échec total !

Il vida d'un seul coup son verre pour chasser le goût amer qui lui remplissait la bouche.

— Tu manques de patience. Les choses se sont pas-

sées pour toi en des temps différents, en des circonstances différentes aussi. Tu ne peux pas le juger d'après ta vie à toi !

Il reposa brutalement le verre sur la table et bondit :

— C'est là qu'est le problème, en effet. Je n'ai pas été assez sévère avec lui. Je t'ai laissée le gâter.

— Moi ?

Benteen, arpentant la pièce, poursuivait son idée :

— Depuis sa naissance, il a tout eu sans efforts. On l'a dorloté, chouchouté, tout le monde s'occupait de lui. On lui a toujours tout facilité. Il n'a jamais eu à lutter pour quoi que ce soit !

— Ce n'est pas vrai !

Dressée contre Benteen de toute la force de son instinct maternel, elle l'obligea à cesser ses allées et venues.

— Tu oublies comme il a travaillé dur pour mériter le respect des autres cow-boys ! Il n'a jamais voulu bénéficier d'un traitement différent parce qu'il était le fils du patron !

— Et pourquoi ne se donne-t-il pas autant de mal pour gagner mon respect à moi ? D'aussi bons vachers que Webb, je peux en trouver une douzaine, pour trente dollars par mois. Ce n'est pas d'une bête de somme que j'ai besoin, mais de quelqu'un qui soit capable de tenir les rênes !

— Donne-lui-en le temps, insista Lorna.

— Il n'y a plus tellement de temps à perdre, soupira-t-il. Il se moque pas mal du ranch !

— C'est faux, il s'y intéresse. C'est son foyer, affirma-t-elle.

— Je veux bien te croire.

Regrettant d'avoir abordé ce sujet, il s'approcha de la table, à longues enjambées raides, et écrasa son cigare.

C'est alors qu'on frappa à la porte. Lorna alla ouvrir.

— Hello, Maman, dit Webb avec une expression affectueuse qui adoucissait ses traits anguleux.

— Webb !

Heureusement surprise, mais craignant que son arrivée en cet instant ne provoque une nouvelle discussion, elle jeta un regard inquiet vers son mari. Quant à Webb, il sentit la tension qui régnait entre ses parents, et il s'assombrir.

— Entre. Ta mère et moi étions précisément en train



de parler de toi, dit Benteen d'un ton peu amène.

Cherchant vainement à rencontrer les yeux de Lorna, le jeune homme obtempéra.

— En effet, enchaîna celle-ci avec un louable entrain. Je menaçais justement d'aller en personne t'arracher au salon ou autre lieu mal famé où tu aurais traîné afin de t'obliger à dîner avec nous. Cette épreuve sera donc épargnée à ton père, puisque tu es là.

— Je passais. Tous les télégrammes sont partis. Tu recevras les réponses ici, dit Webb, s'adressant à Benteen.

— Des télégrammes ? De quoi s'agit-il ?

Etonnée que son mari ne lui en ait pas parlé, Lorna s'emparait avec joie d'un sujet de conversation en principe moins explosif.

— Rien qui puisse te concerner.

— Je voudrais bien que tu finisses par m'expliquer pourquoi, en présence d'un tiers, tu prétends toujours que des choses que tu me racontes quand nous sommes seuls ne me regardent pas. Les hommes s'imagineraient-ils que ce n'est que sur l'oreiller qu'ils peuvent se confier à leur femme ? Webb, je t'assure que c'est faux !

Le jeune homme sourit et remarqua que son père hésitait entre l'irritation et l'amusement.

— Je tâcherai de m'en souvenir, dit-il.

— Et dire que je croyais avoir épousé une femme douce et facile à vivre ! J'espère que tu auras plus de chance que moi, mon fils, soupira Benteen.

— Au fait, intervint Lorna, rendez-vous à six heures au restaurant de l'hôtel. Tu as juste le temps de te baigner et de te changer. Ruth a fait des achats en ville avec moi, elle sera aussi du dîner.

Cette dernière information troubla quelque peu le jeune homme. Il aimait bien Ruth, comme une petite sœur ; elle faisait pratiquement partie de la famille. Or sa mère insistait pour qu'il soigne sa tenue. Ne voulait-elle pas qu'il la considère comme une sœur ? Cette subtile manœuvre l'amusa.

— Gentil de ta part, Maman, de l'avoir emmenée. Depuis la mort de Mary, elle n'a pas la vie drôle.

— C'est bien ce que j'ai pensé... Oh ! Webb, n'oublie pas de remarquer la robe qu'elle portera ce soir ! Elle vient de l'acheter.

— Sûr.

Il souriait en sortant. En lui rappelant ainsi les bonnes manières, sa mère n'essayait-elle pas plutôt d'attirer son attention sur la jeune fille ?

— Pendant que tu te baignes, je vais aider Ruth à se coiffer, dit Lorna pour échapper au regard intrigué de son mari.

— Jouer les marieuses, c'est comme mener un cheval à la rivière. Tu ne peux pas l'obliger à boire.

— Non, mais peut-être s'en souviendra-t-il quand il aura soif... Tu devrais t'allonger un peu et te reposer avant le dîner, proposa-t-elle, constatant soudain à quel point il semblait exténué.

— Non, ça va, répliqua-t-il avec impatience. C'est bien La Colombe Noire, à Washington, la dernière adresse de Bull Giles, depuis son départ de Denver ?

— Oui.

— C'est ce que je pensais.

— Pourquoi lui as-tu fait envoyer un télégramme ?

— Je sais bien qu'il a quitté la scène politique, mais il a toujours des relations. Un certain projet de loi doit être présenté au Congrès, et il faut s'y opposer à tout prix. L'Etat serait entièrement livré aux fermiers et aux agriculteurs. Je ne saurais t'en dire plus pour l'instant, je manque de détails.

— C'est ça qui t'inquiète, n'est-ce pas ?

— En partie. Et je suis fatigué. Fatigué de me battre pour préserver notre bien. Si mon fils m'y aidait, ce serait moins dur. Je livre un combat solitaire...

— Tu n'es pas solitaire.

Lorna s'était précipitée vers lui et, lui entourant les épaules de ses bras, la tête levée elle le regardait droit dans les yeux.

— Non, je ne suis pas solitaire, reconnut-il avec une expression triste. Ce combat ne m'inquiète pas vraiment, mais je vieillis. Qu'arrivera-t-il quand je ne serai plus là, Lorna ? Je me fais du souci pour toi. Comment compter sur Webb pour s'occuper de toi ?

— Tu es seulement un peu fatigué. Après deux ou trois jours de repos, tu verras les choses différemment.

— Ouais.

Il lui tapota la main et se dirigea vers la chambre, mais il ne semblait pas convaincu.

## CHAPITRE II

Ruth faisait partie intégrante de l'univers familial de Webb, et comme elle ne cherchait jamais à attirer l'attention, il en arrivait presque à oublier son existence. Pourtant, ce soir-là, il remarqua que sa mère s'efforçait de la faire participer à la conversation, lui demandant à plusieurs reprises son opinion sur divers sujets. Blonde aux yeux bleus, avec d'agréables rondeurs, on ne pouvait considérer Ruth que comme une jolie fille, mais sa beauté fade manquait de piquant.

Or, pendant le dîner, Webb eut l'impression que, d'une façon indéfinissable, elle avait changé ; elle lui parut plus féminine. Était-ce la robe rose et son décolleté plissé ou ses boucles d'un blond pâle ? Assez cyniquement, il se demanda si ce ne serait pas plutôt les six semaines avec les vaches pour seule compagnie de sexe féminin qui lui donnaient à ses yeux un nouvel attrait.

Charmé par sa réserve, ses rougeurs subites, sa vulnérabilité assez touchante, il éprouva le besoin de la mettre à l'aise. Et quand ils quittèrent la salle à manger, après un copieux dîner, il accompagna ses parents jusqu'à l'escalier et, au lieu d'aller, comme prévu, rejoindre Nate et ses camarades au saloon, il prit la main de Ruth et la passa sous son bras.

— Que dirais-tu de venir prendre un peu l'air avec moi ? proposait-il spontanément.

— Oui, avec plaisir, répondit-elle, surprise et troublée, mais gardant les yeux fixés droit devant elle.

— Peut-être fera-t-il un peu frais, il faut te couvrir.

— J'ai un vêtement dans ma chambre. Attends-moi un instant, dit-elle vivement, comme si elle craignait qu'il ne change d'avis.

— Je t'attends, dit-il en s'appuyant contre la rampe, tandis que, relevant ses jupes, elle s'élançait dans l'escalier, malgré son désir de ne pas montrer trop de hâte.

Pour une fois, il se trouvait en présence de quelqu'un qui n'exigeait rien de lui. Tous, que ce soit son père ou ses camarades, essayaient toujours de le mettre à l'épreuve. Même les putains s'attendaient à ce que le fils Calder se montre plus généreux ou plus ardent amant que les autres.

Ruth redescendit presque aussitôt, ayant jeté sur ses épaules un manteau marron, qui lui parut mal choisi comme tenue de soirée.

— C'est la seule chose chaude que j'aie emportée, expliqua-t-elle, consciente de la critique qu'exprimait le regard de Webb.

— Mais c'est très bien, voyons. Dommage seulement de cacher cette jolie robe rose, protesta-t-il gentiment en lui reprenant le bras.

Faiblement éclairée par des becs de gaz, la rue était presque vide et les seuls bruits qu'on y entendait venaient du saloon, assez éloigné cependant.

— Tu retournes au ranch demain ? demanda-t-elle.

— Oui, je pense.

— Tu dois être content de rentrer après tout ce temps passé à rassembler et embarquer le troupeau, murmura-t-elle.

— Et comment !... As-tu assez chaud ? s'enquit-il, voyant qu'elle remontait le col de son manteau.

— Je suis très bien.

Leur promenade les avait amenés à une certaine distance de l'hôtel. Il vit qu'elle tremblait de froid mais se gardait bien de s'en plaindre. Aussi lui proposa-t-il de faire demi-tour. Et, sans hâter le pas, ils repartirent en sens inverse.

— Que comptes-tu faire, maintenant que tu as quitté l'école ? demanda-t-il.

— Je pourrais peut-être faire la classe aux enfants du

ranch. Ta mère pense que nous pourrions utiliser à cet effet l'un des plus petits bâtiments.

— Bonne idée !

— Il n'y a guère beaucoup de métiers possibles, ici, pour une jeune fille... une jeune fille convenable, précisait-elle, tandis que s'entendaient, en provenance du saloon, des voix féminines éclatent d'un rire gras. D'ailleurs, maintenant, mon père a besoin de moi, aussi ne puis-je chercher du travail ailleurs.

— Un cow-boy ne tardera pas à t'enlever. Tu seras certainement mariée avant d'avoir eu le temps de prendre une décision.

— Non, sûrement pas.

Webb fut surpris de son ton catégorique.

— Et pourquoi ?

— Parce que... c'est comme ça, déclara-t-elle, après lui avoir lancé un bref regard.

— Tu ne veux pas épouser un cow-boy ? demanda-t-il sèchement, pensant qu'elle visait probablement plus haut.

— Non, ce n'est pas ça, répliqua-t-elle aussitôt, plantant de nouveau ses yeux dans les siens, incapable, semblait-il, de les en détourner.

— Pourquoi alors ? insista-t-il, intrigué par son expression éplorée.

— Oh ! je crois que je ne me marierai jamais !

— Pourquoi donc ? Tu es jolie, Ruth. L'homme de ta vie va tomber amoureux de tes yeux bleus et de tes cheveux blonds, ça ne tardera pas, va !

— Possible, dit-elle évasivement, peu soucieuse de poursuivre sur ce sujet.

— Nous voilà revenus à notre point de départ. Je t'accompagne jusqu'à ta chambre, dit Webb en la faisant entrer dans le hall.

— Es-tu descendu là aussi ?

— Non.

De même qu'au ranch il n'habitait pas « La Maison » avec ses parents mais vivait avec les autres cow-boys, il avait également préféré loger en ville avec eux.

Les deux jeunes gens montèrent l'escalier en silence, Ruth précédant Webb. Quand il lui prit la clef des mains en la rejoignant devant la porte, elle sursauta.

— Veux-tu que je jette d'abord un coup d'œil ? demanda-t-il en lui rendant la clef après avoir ouvert la porte.

Elle secoua la tête négativement et le remercia de la promenade, mais en gardant le visage détourné de lui.

— Tout le plaisir était pour moi, Ruth, l'assura-t-il en s'effaçant pour la laisser entrer.

Mais elle demeura sur le seuil, le regardant d'un air à la fois anxieux et suppliant ; et il saisit dans ses yeux une expression d'adoration. Presque inconsciemment, il étreignit ses épaules sous la laine rude du manteau et se pencha vers elle.

Avides et inexpérimentées, les douces lèvres se pressèrent aussitôt sur les siennes. Webb fit durer ce baiser dont la fraîcheur inhabituelle l'enchantait. Puis il se détacha d'elle à contrecœur. Mais ce n'était pas avec des jeunes filles telles que Ruth qu'un gentleman devait assouvir ses instincts...

— Bonne nuit, Webb, murmura-t-elle d'une voix vibrante d'un timide bonheur.

— Bonne nuit, Ruth. J'espère que si tu viens faire la classe à côté, on te verra plus souvent à la Grande Maison.

— Oui.

Elle fit un léger mouvement dans sa direction, et il lui conseilla plutôt d'entrer dans la chambre, ce qu'elle fit, sans cesser de le regarder jusqu'au moment où elle referma la porte.

Immobile un instant, Webb redescendit l'escalier et croisa un télégraphiste qui avait dû apporter la réponse à l'un des câbles qu'il avait envoyés. Il s'arrêta pour allumer un long cigare mince, songeant à son père, qui avait su habilement profiter de ce Homestead Act pour donner à son ranch la vaste superficie qu'il atteignait maintenant. Pourquoi semblait-il considérer l'amendement projeté comme une menace pour les éleveurs ?

Tout en réfléchissant, il se dirigea vers le bout de la rue et, à l'instant où il arrivait devant le saloon, les battants de la porte pivotèrent violemment et il faillit entrer en collision avec le cow-boy qui en jaillit.

— Où vas-tu Johnny, la soirée ne fait que commencer ? s'écria-t-il.

Le saisissant par les épaules, le garçon le poussa à l'intérieur, où dans une épaisse fumée de tabagie, traversée de relents de bière et de whisky, se pressait une foule

d'hommes formée en majeure partie par l'équipe, au grand complet, des cavaliers des « Trois C ».

Des couples tournoyaient sur la piste et, faute de femmes, quelques cow-boys dansaient ensemble. D'autres, appuyés au mur, leur prodiguaient lazzis ou encouragements. Au fond de la salle, une partie de poker battait son plein.

— Eh, les gars ! regardez qui s'amène enfin ! s'écria Johnny d'une voix légèrement avinée.

Des exclamations s'élevèrent de toutes parts et Webb rattrapa au vol une bouteille de whisky adroitement lancée dans sa direction.

— T'as pas de temps à perdre si tu veux te mettre à l'unisson, lui conseilla Nate en levant son verre en signe de salut.

Arrachant le bouchon avec ses dents, Webb avala deux longues lampées sous les hourras de ses camarades.

De ce qui se passa ensuite, il ne garda qu'un souvenir confus le lendemain matin. Courbatu et empestant le parfum à bon marché, il dut faire un tel effort pour poser la selle sur les flancs minces de son beau hongre noir que ses tempes en battaient. Il se consola en pensant que l'état des autres garçons ne devait guère valoir mieux.

Il repoussa son feutre en arrière et décida de faire quelques pas en tenant son cheval par la bride plutôt que de l'enfourcher tout de suite. Evitant la vive lumière du soleil, qui lui blessait les yeux, il baissait la tête, mais il aperçut cependant son père, debout près de la voiture attelée de ses alezans, qui l'observait d'un air critique, et il se raidit instinctivement. Furieux, il s'arrêta, feignant de s'assurer de la stabilité de sa selle.

— Je vais rester quelques jours en ville, mais ta mère retourne au ranch avec Ruth. J'aimerais que tu veilles sur elle en mon absence.

Serrant les mâchoires, Webb acquiesça.

— Je veillerai sur ma mère.

— Bien, reprit Benteen, irrité d'avoir à faire une telle requête à son fils. Barnie me remplacera et il mettra Ely au courant.

Il aurait évidemment préféré profiter de l'occasion

pour mettre Webb à l'épreuve des responsabilités, mais c'eût été un risque, songea-t-il avec amertume.

Et comme son fils restait muet, il ajouta :

— Si je peux organiser une réunion la semaine prochaine en vue de faire avorter ce projet d'amendement... (Une expression de protestation fugitive passa dans les yeux de Webb.) Tu veux dire quelque chose ?

Non, Webb ne voulait rien dire, mais tout lui semblait mal marcher, ce matin-là. Et au lieu de demeurer silencieux comme d'habitude, il affronta le regard inquisiteur de son père et décida de donner son opinion.

— Je ne vois pas en quoi il importe tant d'empêcher cette loi de passer. De toute façon, cette terre ne convient pas à l'agriculture. Ce seront donc plutôt des éleveurs que des fermiers qui en bénéficieraient.

Cette évidente ignorance des conséquences possibles de l'extension du Homestead Act agaça d'abord Benteen, puis il s'étonna :

— C'est ça que tu penses ? Eh bien, tu te trompes !

Puis, pris d'une soudaine détermination, il ordonna à son fils d'aller desseller son cheval :

— Tu viendras avec moi à cette réunion. On n'est jamais à l'abri de tout, dans la vie. A plus forte raison pour les « Trois C » !... C'est un ordre, Webb ! Je ne te demande pas ton avis, précisa-t-il, devant toute tentative de protestation.

Le télégraphe ne chôma pas cette semaine-là, à Miles City, car bon nombre de messages s'échangèrent pour qu'une date convenant à tous les participants puisse être fixée pour la réunion. Et dix jours plus tard, accompagnés d'Asa Morgan, venu la veille d'Helena, Webb et son père se retrouvaient sur le quai pour l'arrivée du train venant de la capitale. Un Noir en livrée, après les avoir salués obséquieusement, les introduisit dans le wagon spécial.

Dans le compartiment lambrissé de chêne au sol recouvert d'une épaisse moquette vert et or, Webb reconnut aussitôt Bull Giles, bien qu'il ne l'eût pas vu depuis plus de dix ans, dans l'imposant personnage assis sur un siège capitonné, sa jambe raide tendue en avant et une canne à portée de la main.



— Benteen, quel plaisir de vous revoir ! s'écria un second personnage, qui avait guetté leur arrivée par la fenêtre et s'avancait vers eux, la main tendue, avec un large sourire. Et vous aussi, vous devez être un Calder ! s'exclama-t-il en secouant vigoureusement la main de Webb après celle de son père.

— Mon fils Webb, en effet... Frank Bulfert, l'assistant du sénateur... Et je suis sûr que vous vous souvenez d'Asa Morgan, le représentant des éleveurs du Montana.

— Mais voyons ! Comment allez-vous Asa ? s'écria Bulfert avec une chaleureuse accolade.

Benteen se tourna alors vers l'homme à tête de brute, resté assis sur son siège rembourré. C'était une vieille connaissance, datant de l'époque du Texas, quand il n'avait pas encore entrepris le long voyage, avec son premier troupeau, pour venir implanter au Montana le ranch des « Trois C ».

Il savait que Bull Giles cachait sous son masque grossier une intelligence vive et, s'il ne le considérait plus en rival sans pouvoir cependant le qualifier d'ami, il n'oubliait pas non plus que c'est en lui sauvant la vie que Giles avait reçu au genou la blessure qui faisait de lui un invalide. Grâce aux années passées à Washington avec lady Elaine Dunshill, dont il était le compagnon et l'associé, il avait acquis de nombreuses relations politiques et il jouait un grand rôle dans les coulisses du pouvoir.

— Hello, Bull ! Ne te lève pas, je t'en prie... Comment va la jambe ?

— Raide, mais elle est toujours là. Et comment va Lorna ?

— Bien, répondit brièvement Benteen.

— Ça fait longtemps que je ne t'ai vu, Webb. Je m'en suis rendu compte en te voyant entrer ici. Mais tu n'es plus un gamin, dis donc !

— Non, monsieur, répondit le jeune homme en se penchant pour lui serrer la main, tandis que de lointains souvenirs d'enfance remontaient en lui.

— Installez-vous confortablement, je vous prie, intervint Frank Bulfert, qui ordonna au domestique noir de leur apporter à boire.

Ils prirent place autour du poêle à poignées de cuivre

et, verre en main, se mirent à tirer les premières bouffées odorantes des cigares offerts par Bulfert.

Participant malgré lui à cette réunion, Webb souhaitait qu'on en vienne à son objet. Il regrettait d'avoir, dix jours plus tôt, prononcé les paroles imprudentes qui lui valaient de se trouver là.

— Le sénateur m'a prié de vous transmettre ses salutations, Benteen. Et il m'a chargé de vous aider de mon mieux. Il n'ignore pas la valeur de votre appui, déclara Bulfert, se carrant dans son fauteuil de cuir tout en remontant son pantalon sur son ventre. J'en ai entendu de belles sur la façon dont, vous autres rancheros, vous arrangez pour assurer la victoire de vos candidats ! Il paraîtrait que vos cow-boys votent deux fois.

— Ils sont connus pour leur enthousiasme excessif, reconnut Benteen avec un léger sourire.

— J'ai surtout l'impression qu'ils vous obéissent, dit Bulfert.

— Ils servent loyalement leur ranch. Et où en sommes-nous avec ce nouveau Homestead Bill ?

— Je crains que vous n'appréciez pas beaucoup ce que je vais vous dire. Il y a pas mal de secteurs qui le soutiennent puissamment, dit Bulfert en guettant la réaction de Benteen.

— Les compagnies ferroviaires en tête, hein ?

— Elles comptent sans aucun doute en tirer de larges profits, grâce à l'augmentation du fret et au nombre accru d'usagers. Je pense aussi qu'elles espèrent vendre les vastes terrains leur appartenant. Eh oui, elles ont de bonnes raisons pour y tenir.

— Mais il n'y a pas que les chemins de fer à souhaiter l'adoption de la loi, intervint Bull Giles. Il faut comprendre la situation dans l'Est. Un flot d'immigrants a envahi les villes. Or l'Ouest a constitué de tout temps la soupape de sécurité qui débarrasse les régions surpeuplées : c'est là que vont s'agglutiner ces immigrants. Dans les faubourgs de l'Est, on se plaint des bas salaires dans les usines, on parle de syndicats et de grèves pour améliorer les conditions de travail. Les grands industriels sont favorables à cette loi, qui ferait partir le plus de gens possible vers les terres vierges et permettrait le maintien de l'ordre.

— Mais ce n'est pas le Kansas, ici. Ils vont y crever

de faim autant que dans les villes ! s'exclama Benteen, horrifié par la puissance du groupe adverse.

— Vous vous imaginez peut-être que ces grosses boîtes s'en soucient ? ricana Bull Giles. Si ces gens-là crèvent, ça fera de la place... Les gros bonnets de l'Est se foutent bien de ce qui arrivera dans l'Ouest à ces indésirables. Les Indiens, on les a refoulés dans des réserves situées dans les régions les plus arides. Si ces émigrants subissent le même sort, les gens de l'Est s'en fichent pas mal.

— Jusqu'à présent, les nouvelles méthodes de culture ont donné d'excellents résultats ; on ne saurait le nier, remarqua Asa Morgan d'un air lugubre.

— Pour le moment, oui, c'est un succès, reconnut Benteen. Mais si plusieurs années de sécheresse se succèdent, comme il y a vingt ans... ?

— Vingt ans, c'est loin, dit Bulfert.

Bull Giles déplaça péniblement sa jambe ankylosée.

— Vous allez avoir un mauvais moment à passer, vous autres éleveurs. On ne vous aime guère, l'opinion publique est contre vous. Les nouveaux venus d'Europe vous considèrent comme des féodaux. Ils sont venus ici pour échapper aux grands propriétaires terriens et ici ils tombent sur vous, qui possédez des milliers d'hectares ! Ils veulent que ça change et que chacun puisse avoir son lopin de terre. C'est pour réaliser ce rêve qu'ils sont en Amérique.

— En d'autres termes, vous estimez que nous n'avons aucune chance d'empêcher le vote de cette loi ? jeta Benteen.

— On peut faire traîner les choses, mais elle finira par passer, elle a la majorité pour elle, dit Bulfert.

Benteen resta un instant pensif et silencieux, considérant le reste de whisky qu'il faisait rouler au fond de son verre.

— Ils voient là le moyen de prendre nos terres pour les donner à une bande d'immigrants. Mais si on leur faisait comprendre que la loi n'aboutira pas à ce résultat, hein ? finit-il pas dire.

— Et comment ? demanda Bulfert, sceptique.

— Webb pense que cette loi devrait permettre aux éleveurs d'obtenir de nouvelles terres. Que se passerait-il, Bull, si certains de ces groupes apprenaient que les éleveurs sont en faveur de l'extension du Homestead Act ?

— J'ai l'impression qu'ils en arriveraient à la même conclusion que Webb. Ils craindraient de consolider la situation des gros producteurs de bétail au lieu de la ruiner... Benteen a trouvé leur point faible, dit le gros homme en se tournant vers Bulfert.

— C'est exactement la bonne tactique, reconnut celui-ci, quêtant du regard l'acquiescement d'Asa Morgan. Il va falloir leur faire tout un cirque.

Plus tard, Benteen et son fils retournèrent à l'hôtel, la réunion s'étant terminée au début de l'après-midi. Ils marchèrent d'abord en silence, puis Benteen demanda :

— Alors, tu as appris quelque chose ?

— Que suis-je donc censé avoir appris ?

— Que tu as trouvé la vraie réponse pour une fausse raison. Tu n'as eu qu'une vue superficielle des choses. Il faut que tu comprennes que tout peut jouer contre toi aussi bien que pour toi.

— D'après ce qu'ont dit Bull et Bulfert, il me semble qu'ils sont fichus.

— Ce n'est pas si simple. On n'en est qu'à la première escarmouche. Les chemins de fer tiennent toujours à ce que la population s'accroisse ici, et les villes de l'Est ont des tapées de gens à nous expédier. Pour le moment, nous ne pouvons que retarder l'inévitable. Ces sacrés fermiers vont arriver comme une horde de sauterelles...

Deux ans et demi plus tard, le 19 février 1909, à la satisfaction générale, le Congrès vota l'extension du Homestead Act, accordant aux demandeurs 320 acres de terres, à condition qu'elles n'appartiennent à personne, ne soient pas irrigables et ne contiennent pas de minerais négociables ; définition s'appliquant à près de vingt-six millions d'acres dans le Montana.

### CHAPITRE III

Monté sur son hongre noir, Webb galopait vers Blue Moon à travers l'herbe drue que les fleurs sauvages émaillaient de vives couleurs. La petite ville connue sous ce nom s'était développée autour du grand magasin, du saloon, de l'atelier du maréchal-ferrant et de l'église qui répondaient à tous les besoins d'un ranchero : s'approvisionner en denrées de toutes sortes, se désaltérer, faire ferrer les bêtes de trait et se faire pardonner ses péchés. Depuis que le train la desservait, on y entreposait des marchandises, et les habitants y bénéficiaient d'un service postal régulier.

En approchant des abords de la ville, Webb mit son cheval au trot et constata que beaucoup plus de passants que d'habitude sillonnaient les rues.

— Y a du monde, observa Nate.

— Probablement à cause de l'arrivée du train, dit Webb.

Dans cette foule, peu de visages lui semblaient familiers. Fronçant les sourcils, il se demanda qui étaient ces gens, d'où ils venaient et pourquoi.

— On va à la gare ? demanda Nate.

Webb acquiesça. D'ailleurs, ils n'avaient qu'à suivre le flot qui allait dans cette direction. Ils remarquèrent avec étonnement que deux nouveaux immeubles avaient poussé depuis leur dernier passage en ville.

Près de la voie ferrée, des roulottes vides, dont les attelages s'énervaient à la proximité du « monstre d'acier », encombraient le passage. Le cheval de Webb se mit à caracoler. Ils durent aller jusqu'au bout du quai pour trouver la place d'attacher leur monture.

Des voyageurs descendaient en masse du train ; surtout des hommes qu'accompagnaient quelques femmes et quelques enfants. Aucun n'était vêtu comme un cowboy ni même comme un représentant de commerce.

Un petit homme au visage de fouine, en costume blanc, les accueillait en brandissant son chapeau, également blanc :

— Vous y voilà, mes amis ! Voici le terme de votre voyage, s'écriait-il, tel un prêcheur annonçant à ses ouailles l'arrivée en vue de la Terre promise. Montez dans ces voitures et vous découvrirez le paradis américain. Le long trajet a dû vous fatiguer. Allez vous dégourdir les jambes, et ce faisant, regardez donc autour de vous. Voyez cette prairie où le plus grand des chevaux s'enfonce jusqu'au ventre et imaginez qu'il y ait du blé à la place de l'herbe.

— Que diable raconte-t-il là ? grommela Nate, sans attendre la réponse de Webb.

Examinant attentivement les roulottes, celui-ci vit qu'on y avait aménagé des banquettes en longueur dont le bois neuf faisait ressortir la vétusté du reste du véhicule.

Sautant de cheval, il vit aussi qu'à l'exception de rares visages tannés, la plupart de ceux qui formaient cette foule avaient le teint pâle des citadins, mais qu'un espoir semblait les animer. Plus encore qu'un espoir, ce devait être la certitude d'avoir atteint la Terre promise. Avec un mélange de colère et d'amusement, il se dit que ces pauvres bougres ne savaient pas ce qui les attendait.

Nate était parti s'occuper des marchandises destinées au ranch et Webb eut tout loisir d'étudier ceux qui l'entouraient. Ses yeux sombres se fixèrent sur une jeune femme qui, se détachant d'un groupe, venait de s'immobiliser en bordure des vastes plaines s'étendant à l'infini ; menton levé, elle semblait respirer avec délice l'air pur qui la lavait de l'atmosphère épaisse et puante des grandes villes. Des mèches folles s'échappaient de la masse de cheveux d'un roux foncé, ramenée en arrière, où le soleil éveillait des reflets fauves. Un petit bonnet

bleu pendait à son bras et son châle noir glissait de ses épaules. Le vent plaquait sur son corps mince le guingan déteint de sa robe, révélant les fermes rondeurs de ses seins et la ligne pure de ses hanches et de ses jambes.

Tout son être vibrail d'excitation et de vitalité. Inconsciemment attiré par la force obscure qui en irradiail, Webb s'arrangea pour passer près d'elle. Elle tourna alors la tête comme pour chercher quelqu'un dans la foule grouillante des voyageurs, ses parents sans doute, une si jeune fille ne devant pas être seule. Puis elle retourna à la contemplation du paysage, écartant de son visage les mèches que le vent y ramenait sans cesse. C'est alors qu'elle aperçut Webb.

Elle l'examina curieusement, avec une certaine impudence, de son feutre poudreux de cow-boy à ses éperons relevés haut sur ses bottes en passant par le tissu rugueux de son pantalon ; enfin elle laissa errer son regard sur les traits anguleux du jeune homme, ses traits rudes comme son Montana natal, et son torse large et puissant, que bosselaient à peine des muscles durs.

Webb était indifférent à l'impression qu'il produisait, mais il se sentit pris dans le bleu de ces yeux, d'un bleu aussi intense que celui du ciel qui les surplombait, et un léger frisson d'énervement le parcourut.

Touchant d'un doigt le bord de son stetson, il s'approcha d'elle, ralentissant l'allure de ses longues foulées :

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour. Vous êtes un cow-boy ? demanda-t-elle impétueusement, sans le quitter des yeux, tout en souriant.

— Oui.

En fait, il disait vrai et ce n'était pas la peine d'expliquer qu'il était le fils d'un ranchero.

— C'est ce que je pensais. Vous êtes habillé comme les cow-boys de la parade de M. Cody.

— Vous voulez dire Buffalo Bill Cody et son Wild West Show ? demanda-t-il, amusé du rapprochement avec ce spectacle qui donnait une idée assez caricaturale de l'Ouest. L'avez-vous vu ?

— Non, nous n'aurions pas pu nous le permettre, mais ils ont défilé dans les rues, avec les Indiens et tout.

Elle secouait la tête en riant doucement. Webb, remarquant de nouveau la modestie de ses vêtements, propres

mais fripés par le voyage, comprit que sa famille ne devait pas avoir les moyens de faire de telles dépenses.

— Où était-ce ? s'enquit-il, désireux de savoir d'où venait cette toute jeune fille à qui il ne donnait pas plus de dix-sept ans.

— A New York. C'est là que nous habitons, que nous habitons plutôt, corrigea-t-elle avec une expression joyeuse qui enchantait Webb.

— Que faites-vous ici ?

— Nous allons y commencer une nouvelle vie. Posséder notre propre terre et y faire pousser des boisseaux et des boisseaux de blé !

— Si c'est ce que vous voulez faire pousser, c'est au Kansas qu'il faut aller. Cette terre-ci n'est bonne qu'à produire de l'herbe pour le bétail, affirma-t-il.

— Ce n'est pas ce que dit M. Wessel, lança-t-elle d'un air de défi.

— Et qui est M. Wessel ?

— Là, dit-elle, montrant l'homme en blanc. Il prospecte pour nous et il va nous montrer les meilleurs terrains vacants pour que nous choisissions celui dont nous ferons la demande.

On imagine sans peine les mirobolantes perspectives que cet individu faisait miroiter aux yeux de gens naïfs et dépourvus d'expérience.

— Il se charge de proposer des terres à tous ceux qui étaient dans le train avec vous ?

— Oui, déclara-t-elle fermement. Nous avons tous signé un contrat avec lui, car il est le seul à connaître les bons terrains. Personne d'autre. Et nous serons les premiers.

— A part les rancheros et les cow-boys qui ont tous foulé ce pays en ses moindres recoins. Il a dû vous dire aussi qu'il suffirait de passer la charrue, de semer un peu de graine et que vous deviendrez riches du jour au lendemain. Ce n'est pas aussi facile que ça.

— Rien de ce qui en vaut la peine n'est facile, répliqua-t-elle avec l'accent de quelqu'un qui sait de quoi il parle. Nous avons lu toutes les brochures publiées par les compagnies ferroviaires, sur la richesse de ce sol et la méthode de culture qu'il convient d'appliquer. Des expériences ont prouvé que ce système de jachères alternées est un succès.



Webb ne discuta pas, sachant que de bons résultats avaient effectivement été obtenus et que les dénégations de son père provenaient surtout de sa répugnance à voir ce pays d'élevage devenir agricole.

— Lillian ! cria une voix d'homme.

La jeune fille se retourna, mais il n'eut pas le temps de voir qui avait appelé. Avec une curieuse expression de regret, bientôt chassée par un sourire poli mais amical, elle lui dit qu'elle devait partir. Il fallait monter dans les voitures qui les conduiraient vers les terrains à visiter.

— J'espère que vous et votre famille trouverez ce que vous cherchez. Ici ou ailleurs, dit-il aimablement, sentant vaguement qu'il espérait la revoir.

— Oui, répondit-elle d'un air absent, en remontant son châle sur ses épaules avant de se diriger, de plus en plus rapidement, vers le groupe de ses compagnons.

Webb se mit en devoir de se rouler une cigarette pour se donner le temps de l'observer. Il la vit rejoindre un homme grand, plus âgé qu'elle et un peu voûté, mal vêtu, avec une barbe blanche un peu hirsute et des mèches argentées sortant d'un couvre-chef noir qui cachaient en partie son visage maigre. Il semblait cependant solide, moins paysan qu'ouvrier habitué à trimer à la sueur de son front pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille.

Nate Moore le rejoignit alors, au moment où il allumait sa cigarette.

— Les marchandises sont là. Dès qu'ils partiront, dit-il en désignant les voyageurs qui se dirigeaient vers les carrioles, on pourra les charger.

— Bien, répondit Webb en jetant son allumette.

— A-t-on déjà vu une telle bande de loqueteux ? remarqua Nate en suivant la direction du regard de Webb. Le type de la gare m'a dit que ce n'était qu'un début. Pour les gens qui viennent de l'Est, les billets ne coûtent presque plus rien. Et ils ne prennent pas d'aller-retour. Certains ont probablement vendu tout ce qu'ils possédaient pour se payer ce billet. Il ne doit pas y en avoir beaucoup qui ont encore un dollar en poche.

— Pourquoi auraient-ils besoin d'argent ? La terre est gratuite, ironisa Webb.

Comme s'ébranlaient les chars à bancs remplis de ces pauvres gens que leur Moïse menait vers leur Canaan,

Une jeune femme dans la tourmente d'un pays menacé.  
Un amour que tout rend impossible.

Dans le Montana envahi par de nouveaux immigrants, une longue sécheresse sévit, et une nuée de sauterelles achève de ruiner les espoirs. Propriétaire du prestigieux ranch des Trois C, Webb Calder est le plus visé par l'hostilité des nouveaux venus.

Or, c'est parmi eux qu'il rencontre Lilli, mariée à un homme trop âgé... Et pour cet amour, Webb devra lutter. Si la passion de Webb et de Lilli finit par vaincre les obstacles, la haine ne désarme pas et frappe ce beau couple trop heureux aux yeux des envieux.

Janet Dailey, l'auteur qui a vendu cent millions de livres dans le monde, excelle à faire partager à ses lecteurs les heurts et les malheurs, les combats et les affres de ses personnages. Toute une région, toute une époque revivent sous leurs yeux fascinés. Une fois encore, le charme opère.



9 782258 013483

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 05257844 1

Prix TTC 75,00 F  
Collection « Romans ».

ISBN 2-258-01348-8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

